



**HAL**  
open science

## Hauts-fourneaux de Marseille Saint-Louis

Olivier Raveux

► **To cite this version:**

Olivier Raveux. Hauts-fourneaux de Marseille Saint-Louis. Philippe Mioche; Eric Godelier; Ivan Kharaba; Pascal Raggi. Dictionnaire historique de la sidérurgie française, Presses universitaires de Provence, pp.347-348, 2022. halshs-03787999

**HAL Id: halshs-03787999**

**<https://shs.hal.science/halshs-03787999>**

Submitted on 26 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Hauts-fourneaux de Marseille-Saint-Louis

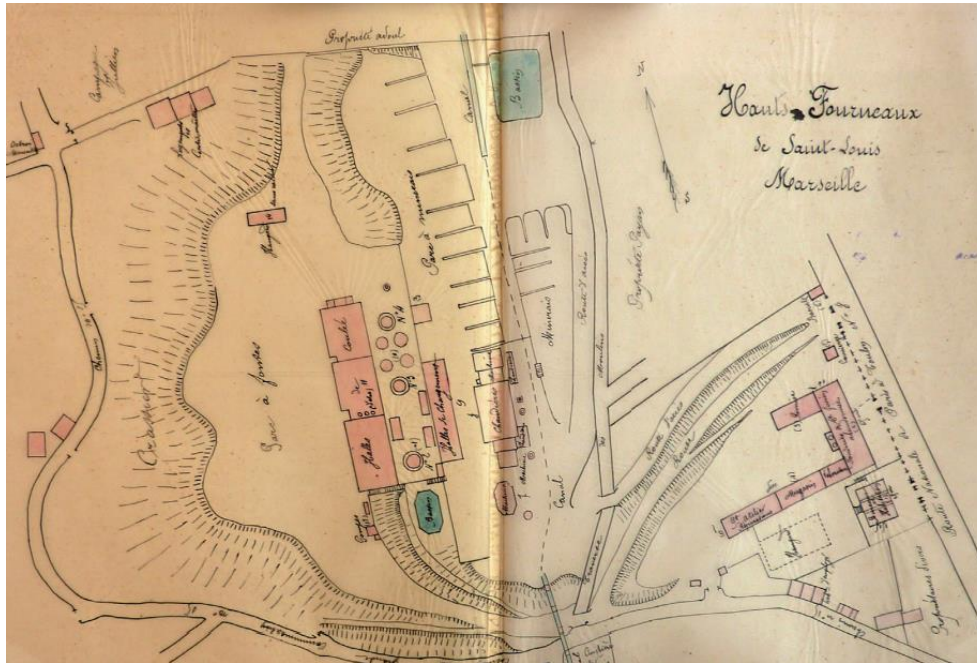


Fig. 1 : Plan des Hauts-fourneaux de Saint-Louis vers 1870. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, série P 2, carnets des patentes, quartier de Saint-Louis.

Avec un sous-sol pauvre en minerai de fer et en houille, la région marseillaise se refuse à la sidérurgie jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est durant les années 1855-1856 qu'apparaissent les deux premières entreprises du secteur, la première à Cassis, rapidement emportée par la crise de 1857, et la seconde à Marseille, dans le quartier de Saint-Louis, avec une histoire appelée à durer un demi-siècle. Le personnage clé de la fondation des hauts-fourneaux de Saint-Louis est Jules Mirès. Ce magnat national de la presse et de la bourse est alors lancé dans de vastes opérations ferroviaires et industrielles dans le Midi de la France, où il crée la *Compagnie anonyme du chemin de fer et des houillères de Portes et Sénéchas* dans le Gard en 1854 et la *Société anonyme de l'éclairage au gaz et hauts-fourneaux et fonderies de Marseille* en 1856, les deux sociétés fusionnant dès 1857. Le but de l'établissement sidérurgique est de produire des fontes destinées à une transformation en seconde fusion, le marché des pièces moulées s'affirmant dans la région marseillaise avec le fort développement de la navigation à vapeur et de l'industrie.

Le premier haut-fourneau est allumé en 1856. Les minerais traités proviennent en quasi-totalité du bassin méditerranéen (île d'Elbe, régions d'Almería en Espagne et de Bône en Algérie). Les résultats des premiers exercices ne sont pas à la hauteur des attentes. L'établissement devait livrer

11.000 tonnes de fontes brutes dès sa mise en marche, mais ce résultat n'est pas atteint avant 1863. Un seul haut-fourneau est en marche jusqu'au début de l'année 1861. La qualité des productions laisse à désirer - les fontes contiennent trop de soufre - et l'utilisation du coke de l'usine à gaz de Marseille n'apporte pas les avantages économiques escomptés. L'entreprise peine à s'assurer des commandes suffisamment importantes et régulières, surtout à partir de 1862, quand le gouvernement impérial décrète l'importation en franchise de droits des fontes étrangères destinées à la réexportation après avoir été transformées en carènes pour navires et en appareils à vapeur de tous types. Les hauts-fourneaux de Saint-Louis ne peuvent rivaliser avec leurs concurrents britanniques et tentent de trouver de nouveaux débouchés avec la fabrication d'obus et de boulets. Face à des difficultés relevant aussi bien de facteurs internes que d'un environnement défavorable, l'entreprise doit repenser sa stratégie industrielle pour survivre. Le défi est de taille, mais un événement inattendu survient pour provoquer les changements.

En 1861, Jules Mirès est condamné à cinq années de prison pour escroquerie. Il est remplacé dans le conseil d'administration et de surveillance des sociétés qu'il a créées par des hommes du *Crédit lyonnais* (H. Darcy, H. Germain et É. Vautier), qui repensent entièrement la politique industrielle de l'entreprise. Il s'agit alors de trouver une spécialisation sur des créneaux où la concurrence est faible. Les efforts portent sur la production de fontes d'affinage employées par les fabricants de fer de qualité supérieure et d'acier au convertisseur Bessemer. En 1862, au moment où le rôle désulfurant du manganèse dans la fabrication de l'acier est découvert, la société fait l'acquisition d'un brevet et se trouve « à l'origine de la métallurgie du manganèse au haut-fourneau en France et dans le monde » (E. Truffaut). Ses premières fontes manganésées ont une teneur de 3 à 6%. En 1864, la proportion passe à 10% (fonte *spiegelisen*). L'entreprise s'est résolument tournée vers le marché national (le Centre, la Savoie et la Franche-Comté). À partir de cette nouvelle orientation et sous la direction technique de Samson Jordan, qui a pris ses fonctions en 1862, la production décolle. En 1863, les deux hauts-fourneaux produisent plus de 14.000 tonnes de fontes et un troisième est mis à feu à la fin de l'année. Le créneau des fontes manganésées ouvre un cycle d'une grande prospérité pour les hauts-fourneaux de Saint-Louis. Jusqu'en 1880, l'entreprise affirme sa spécialisation avec de véritables prouesses techniques. En 1875, elle livre au commerce des fontes manganésées à 75%, exploit qui lui vaut une médaille d'or lors de l'exposition universelle de Philadelphie de 1876. Trois années plus tard, la teneur passe à 87%. L'usine produit alors de véritables fontes de manganèse. Dans le même temps, l'entreprise diversifie sa fabrication de ferroalliages. Dès 1875, elle propose des ferrosilicium, le silicium étant alors recherché pour sa capacité à régénérer les fontes altérées ou brûlées. La réorientation des productions a porté ses fruits. Les

exportations deviennent prépondérantes, avec des ventes en Allemagne, aux États-Unis, en Angleterre, en Belgique et en Russie. La production connaît un chiffre record en 1873 avec 36.350 tonnes de fontes. Près de 600 ouvriers sont alors employés. Marseille est devenue un pôle de modernité dans la sidérurgie européenne.

L'âge d'or de l'entreprise est de courte durée. À partir de 1883, la production de Saint-Louis chute fortement pour se stabiliser pendant une dizaine d'année aux alentours de 14.000 tonnes. Des difficultés sont apparues. Tout d'abord, la sidérurgie française est entrée en crise et réduit ses commandes. Ensuite, la société observe en 1889 que les ventes à l'international, devenues vitales depuis les années 1870, tendent à se restreindre « *en raison de la création de fabrications indigènes* ». Le marché britannique se ferme à cause de l'apparition de plusieurs entreprises galloises s'accaparant les débouchés d'outre-Manche. De son côté, l'Amérique du nord « *retourne aujourd'hui en Europe, à des prix réduits, les produits pour lesquels elle était tributaire de Marseille il y a peu d'années* ». Désormais, l'usine fonctionne le plus souvent avec un seul haut-fourneau et les effectifs ouvriers s'effondrent, pour atteindre moins d'une centaine de salariés en 1888. Le dernier coup lui est porté au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, quand le ferrosilicium produit au four électrique en Grande-Bretagne et en Allemagne vient remplacer celui fabriqué au haut-fourneau. En 1905, les actionnaires de la société décident la fermeture de l'établissement et la vente des équipements à la *Société anonyme des aciéries de Paris et d'Outreau*, qui les remonte à Boulogne-sur-Mer. En 1905, la sidérurgie disparaît du département des Bouches-du-Rhône pour plusieurs décennies.

Olivier Raveux

**Bibliographie** : Olivier Raveux, « Marseille et la sidérurgie : les hauts-fourneaux de Saint-Louis (1855-1905) », *Provence Historique*, 204, 2001, p. 159-175 ; Edmond Truffaut, *Manganèse et acier : contribution à l'histoire de la sidérurgie en France, 1774-1906*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2003.